

Silence, sexe et sacrilège

Maurice Henrie, *La savoyane*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 208 p., 18 \$.

Robert Lalonde, *Où vont les sizerins flammés en été?*, Montréal, Boréal, 1996, 168 p., 18,95 \$.

Michel Lord

Number 83, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1996). Review of [Silence, sexe et sacrilège / Maurice Henrie, *La savoyane*, Sudbury, Prise de Parole, 1996, 208 p., 18 \$. / Robert Lalonde, *Où vont les sizerins flammés en été?*, Montréal, Boréal, 1996, 168 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 31–32.

Silence, sexe et sacrilège

La nouvelle mène à tout, discrètement ou non.

NOUVELLE
Michel Lord

DEUX NOUVELLIERS REMARQUABLES font éclater à chaque page les dessous de la vie et de la mort, de la haine et de l'amour, s'attardant à ce qui retient la parole et à ce qui la délie.

[L]a plus grande partie de notre existence se passe à déplacer, à regrouper, à dorloter des futilités qu'on dissimule soigneusement. (Maurice Henrie, « La lumière venue d'en haut », *La savoyane*.)

Venu assez récemment à la littérature avec un recueil de nouvelles, *La chambre à mourir* (L'instant même, 1988), Maurice Henrie n'a pas perdu son temps depuis, publiant coup sur coup des essais humoristiques, un roman et deux recueils de nouvelles, *Le pont sur le temps* (Prise de Parole), en 1992, et, cette année, *La savoyane*.

Ce qui saute aux yeux dans l'évolution de la pratique nouvellière de Henrie, c'est l'expansion qu'il a laissé prendre à ses nouvelles. Ses deux

premiers recueils contenaient plus d'une quarantaine de nouvelles, toutes forcément très brèves, alors que dans *La savoyane* il y en a quinze, chacune de bonne longueur. La manière nouvellistique de Henrie a également changé en cours d'évolution, passant du texte plutôt descriptif à un discours résolument narratif. Ce ne sont plus des clichés ou des portraits succincts, mais de véritables récits remplis de drames, de tragédies même, mais aussi d'humour, d'ironie, de bons et de mauvais sentiments.

Il y a presque toujours quelque chose de retenu depuis longtemps chez les personnages de Henrie, comme c'est le cas pour Mélanie, cette bonne grand-mère de la nouvelle qui porte son nom et qui, plantée au milieu de son jardin, déterrante des racines de savoyane, s'apprête en même temps à déterrer des souvenirs bien enfouis, mais qui ne

demandent qu'à percer la surface : « Faut ben que je le dise à quelqu'un, ça ! Parce que c'est en train de me crever le cœur ! Il y a des années que j'aurais dû le dire à quelqu'un... » (p. 9) Et Mélanie de commencer à raconter à son petit-fils la peine qu'elle a sur le cœur, depuis cinquante ans peut-être. Étrangement, dans ce récit, il y a une cassure formelle de l'énonciation : le narrateur à qui Mélanie racontait son histoire se met à prendre en charge le récit que sa grand-mère lui raconte, même s'il dit paradoxalement qu'il ne veut pas entendre cette histoire et qu'il « consen[t] au rôle de confident qu'elle [lui] impose bien malgré [lui] » (p. 11). C'est qu'en fait, dans la logique du récit, ce que le narrataire ne sait pas encore, le narrateur, lui, le sait déjà. Cela sera révélé dans la finale de cette nouvelle dont il serait dommage ici de dévoiler la teneur. Disons qu'il y sera question d'inceste à rebours, de faute amoureuse, et de grandes douleurs qui éclatent enfin au grand jour, mais dans l'intimité et la discrétion d'un jardin contenant une

plante médicinale, la savoyane qui, dit-on, soigne les maladies buccales. Et comme par hasard, Mélanie mâchouille quelques morceaux de racines amers avant de se soigner en se lançant dans son récit cathartique. Cela me semble justement donner une cohérence secrète à cette nouvelle qui se tient bien en dépit — ou à cause — de la cassure énonciative du milieu.

Le ton est lancé. Dans les quatorze nouvelles suivantes, il y aura encore beaucoup d'amertume, de suicides, d'amours trahies de manière incestueuse, adultérine ou simplement frénétique, et de désirs retenus, contournés, écrasés, sublimés, ou parfois brutalement ou joyeusement satisfaits. Et au milieu de tout cela, beaucoup de silence(s) dans ces univers grouillants autant de vie que de mort, d'amour que de haine.

En revanche, au delà du drame ou de la tragédie, certaines de ces nouvelles paraissent renouer avec une certaine forme de fabliaux (donc de satire et de comique), tant ces récits donnent en représentation une cohorte de maris cocus, d'hommes et de femmes portés sur la chose, et cela du bordel au couvent — sœur Rolland, par exemple, mêlant allègrement enseignement du catéchisme et vénération à la fois perverse et innocente d'un beau Christ « viril, athlétique et surtout grandeur nature [avec] un torse aux pectoraux gonflés [...] et superbement tordu par la souffrance » (« Sœur Rolland », p. 135). Il y a dans *La savoyane* une forme de carnavalesque de la jouissance et de la douleur, les deux allant souvent de pair. Mais le recueil n'offre pas que cela, certaines nouvelles, surtout les deux de la fin, semblant se faire plus autobiographiques ou prenant, du moins, la forme plus personnelle d'un discours du « je » qui se confesse sous forme de testament intellectuel et pathétique (« Ce qui s'en va ») ou sous forme d'hommage à André, qui est présenté comme le frère du narrateur.

L'écriture de chaque nouvelle est extrêmement soignée, comme toujours chez Maurice Henrie, et si la facture formelle paraît plus canonique que dans ses deux recueils précédents, la lecture y gagne en intérêt, Henrie se révélant un « conteur » de premier ordre.

Un autre « conteur » de nouvelles

Au risque de paraître dithyrambique, je dirai que les mêmes qualités se retrouvent dans le premier recueil de nouvelles de Robert Lalonde, *Où vont les sizerins flammés en été ?* La réputation de Lalonde en tant que romancier n'est plus à faire (il a remporté les prix littéraires les plus importants) ; comme nouvellier, il s'impose dès le premier coup. Chose étrange, il a préféré sous-titrer son recueil « histoires » plutôt que « nouvelles ». Il s'en est expliqué de manière un peu cavalière dans une entrevue avec Louise Leduc :

Au Québec, on est des conteurs d'histoires, pas de nouvelles, sauf quand elles sont mauvaises ! [...] Je sens une certaine parenté avec ce style d'écriture



Le poème en revue



Bulletin d'abonnement



Abonnement pour quatre (4) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11.40 \$

Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1996

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN 36.47\$ []

ABONNEMENT RÉGULIER 41.02\$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER 51.28\$ []

ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS
(Prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 72.93\$ []

ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS
(Prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 102.56\$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9.12\$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1

typique du sud des États-Unis et de l'Amérique du Sud. Je veux moi aussi, comme Faulkner, comme García Márquez, essayer de faire émerger la vie dans une vie. (Le Devoir, 9-10 mars 1996, p. D-1)

Théoriquement parlant, la conception que Lalonde se fait de la nouvelle est légèrement étriquée, et je constate qu'il paraît malheureusement représenter, d'après ce que cette remarque laisse suggérer, un certain courant québécois réfractaire à toute sophistication théorique. (La chose n'est pas nouvelle : elle remonte au moins à Philippe Aubert de Gaspé père). Je devine qu'il signifie par là que certains nouvelliers se prennent trop au sérieux, qu'ils donnent dans le formalisme, et que cela l'ennuie. Mais, ne lui en déplaise, il offre, avec ce premier recueil de véritables nouvelles, canoniques dans leur forme peut-être, et en cela rejoignant un peu la forme simple du conte — mais nouvelles tout de même. Ce seraient des contes, comme on le dit des « contes » de Maupassant, qui sont tous des nouvelles.

Mais trêve de réprimande : les nouvelles de Lalonde méritent toute notre attention et répondent, cette fois, au projet de l'auteur, qui est de « faire émerger la vie dans la vie ». Pourtant, force est de constater que, thématiquement du moins, c'est la mort qui domine dans les nouvelles de Lalonde.

Dès l'incipit de la nouvelle éponyme, la mort rôde : « Tit-Ange le trouva mort, le petit oiseau » (p. 13), le sizerin flammé du titre. Cette nouvelle met également en scène un homme hanté par la mort de sa femme, comme dans « Le fou des chevaux » (mais si le premier a de la chance, le second a en moins). Dans « Un tableau inachevé » et dans « L'ange à l'anneau », une vieille femme meurt ; dans « Odyssée », c'est une fillette ; un vieil homme a tué sa femme et sa fille dans « Pâques fleuries » ; alors que dans « Les deux cercueils », un des cercueils symbolise la mort d'un amour ancien entre le narrateur et un ami d'enfance. C'est dire que la mort envahit le discours. Pourtant, Lalonde a raison de croire que c'est la vie qui émerge de ses textes. Car si la mort est le point aveugle du recueil, autour d'elle tout bouge dans un mélange de folie et de frénésie (le « fou des chevaux », par exemple, jette son dévolu sexuel sur des bêtes, mais se fait prendre la main dans le sac...), de joie et de souffrance, le plus bel exemple de ce dernier amalgame oxymoronique se trouvant dans « L'ange à l'anneau » où une vieille dame agonise en embrassant à pleine bouche un bel adolescent qui porte un anneau dans le nez. Est-ce un hasard ou est-ce voulu si dans la dernière nouvelle, « Ceci est mon corps », par-delà le sacrilège (présenté plutôt comme un geste libérateur), il n'y a que de la vie, de l'amitié, de l'amour en fait, entre un adolescent et un métis iroquois qui vient de voler un ciboire dans le tabernacle de l'église du village ? Les deux jeunes hommes communient, mais sans vraiment penser à mal, au corps du Christ et aux leurs (bien que le discours soit très discret, plutôt voilé, dans la représentation des ébats amoureux), comme s'il y avait une sacralité secrète et une religiosité plus intense dans les plaisirs de l'amour humain que dans ceux de l'amour divin : « [J]e flottais, avec Gilles, sorti du monde et du mal, dans une sorte d'état de grâce que ne m'avait jamais apporté la vraie communion bénite. » (p. 159)

Au terme des dix nouvelles de ce recueil, je me suis retrouvé moi aussi dans une sorte d'état de grâce, et je me suis dit qu'il est bien vrai que Robert Lalonde est un fichu de bon « conteur d'histoires », capable de tourner de sacrées bonnes nouvelles.



Robert Lalonde